



**INSERTION D'UN TRAVAILLEUR AGRICOLE
MIGRANT A QUITO**

Robert Deladrier
13/12/1982



FLACSO

FACULTAD LATINOAMERICANA DE CIENCIAS SOCIALES

**INSERTION D'UN TRAVAILLEUR AGRICOLE
MIGRANT A QUITO**

**Robert Deladrier
13/12/1982**

INSERTION D'UN TRAVAILLEUR AGRICOLE MIGRANT A QUITO

A. Introduction

Ce travail monographique vise essentiellement la connaissance de la stratégie positionnelle d'un acteur social de la République d'Equateur, lieu de nos recherches à la Faculté Latinoaméricaine de Sciences Sociales.

Approchant un des thèmes les plus féconds de la sociologie équatorienne, la ville et le système capitaliste, notre étude traite empiriquement de l'insertion (et non de l'intégration) socio-professionnelle d'un travailleur agricole émigré dans la ville de Quito, et théoriquement du problème de sa force sociale en tant qu'unique refuge à sa liberté. Il ne s'agit pas ici d'une recherche de type anthropologique ou ethno-méthodologique telle qu'a développé O. Lewis par exemple, sinon le traitement d'un comportement individuel à partir d'une investigation portant sur une unité minimale d'observation, soit un acteur social. L'investissement d'une recherche théorique sur base d'une étude de cas ne soulève plus l'anathème de la pensée sociologique contemporaine; la société en tant que conscience collective ne constitue plus l'unique paradigme régissant l'explication du social. La théorie de l'acteur social a véritablement éclaté depuis les écrits de E. Goffman, de H. Lefebvre, et des interactionnistes, et un soudain élan vers le "sujet" semble imprégner de nombreux travaux actuels. Un paradigme explicatif de la structure sociale s'appuie désormais sur l'étude des cheminements de l'individu tout au long d'une existence marquée par la banalité engendrée par notre type de civilisation, pour ne pas dire par un système capitaliste pourfendeur de cultures et promoteur de marchandises. A force de privilégier certaines homologues (travail morcelé, rendement, dépassement de soi, etc...) entre les diverses institutions où se meuvent les hommes, la civilisation occidentale a stérilisé partiellement l'ancestrale fertilité de la vie quotidienne. Que ce soit dans le travail comme dans les loisirs, dans la religion comme dans la sexualité,

l'individu obéit strictement à une identique finalité. L'homme se soumet à une sorte d'impérialisme d'attitudes et de comportements promotionné par l'Etat (au sens marxiste d'instrument de classe), garant, devrait-on croire, du sacro-saint principe comtiste de l'ordre et du progrès. La réaction à cette appropriation arbitraire par certains individus de la société se déploie dans les multiples stratégies que fomentent les acteurs sociaux dans la lutte qu'ils mènent pour restituer la liberté de l'Homme. Les individus s'opposeront aux différentes forces oppressives par la persuasion, l'intrigue, l'échange ou la force. Cependant, comme l'a montré M. Crozier certains acteurs sociaux plus en proie à l'aliénation, comme les fonctionnaires face à la bureaucratisation ou les sous-prolétaires face aux vicissitudes du destin, n'ont guère la possibilité de se servir de ces quatre principales modalités d'action pour revendiquer leur condition d'hommes libres. Ils n'ont d'autre recours que de prôner leur liberté à l'intérieur de leur subjectivité même. En effet, en dédaignant le pouvoir de l'institué, en lui faisant fi, en délaissant leur universalité, ils contournent à leur manière l'aliénation en s'octroyant un pouvoir de décision : le "je fais ceci ou je ne le fais pas" dépendra uniquement de leurs intérêts personnels. Ils engagent leur conscience dans un particularisme inébranlable. Ils récupèrent cet espace a-social qualifié de dysfonctionnel par une école sociologique au profit de la cohérence de leurs valeurs culturelles, désamorçant ainsi ce que les partisans des théories de R. Dahrendorf appelleraient "sa charge révolutionnaire".

La relation/interprétation du vécu d'un travailleur agricole émigré dans la capitale équatorienne permettra dans ce contexte de visualiser cette ultime stratégie possible. C'est au travers des principaux rituels des situations sociales banalisées de la vie quotidienne que se négociera finalement sa liberté. Nous entendons par rituel un élément habituel et récurrent d'une situation sociale, tandis que le terme banalisé se réfère au résultat d'un processus et marque la différence

avec toute situation extraordinaire.

Plus largement encore, nous présentons ici notre hypothèse selon laquelle le conformisme existentiel proviendrait dans certains cas de la stratégie qu'adoptent des individus pour accorder leur liberté avec la réalité de leur vécu personnel.

B. Notes méthodologiques

Notre objectif étant l'étude de l'insertion d'un travailleur agricole migrant, notre premier impératif fut de sélectionner un acteur répondant à tel profil social. Choisi au hasard, Manuel P., ouvrier textile, accepta de participer à notre enquête après avoir jugé nos arguments et délibéré avec sa femme Laura P. Nous procédâmes ensuite à une longue série d'entretiens individuels des époux P. dans notre Centre de recherches. Les entretiens furent dirigés en fonction des thèmes suivants: biographie du sujet; identification psychologique; identification professionnelle; analyse des temps libres; répartition du budget familial et personnel; examen des difficultés financières; analyse des relations familiales; analyse des relations humaines complémentaires de type primaire; discernement de **valeurs et attitudes**; **recherches** des ambitions et espérances personnelles et familiales; recherches des problèmes affectifs et sexuels. Nous interrogeâmes également l'aîné de leurs enfants. Nous visitâmes fréquemment leur foyer afin de repérer leur condition matérielle d'existence et inventorier leurs biens. La famille P. se soumit à un examen médical approfondi et nous en délivra les résultats.

C. Analyse

Le travailleur Manuel P., trente ans lors de l'enquête, est originaire de la province de Carchi, région nord des Andes équatoriennes. Ses parents et grands-parents appartiennent à la classe paysanne pauvre, et sont de race indienne métissée. C'est l'analyse de contenu effectuée à partir des nombreux entretiens de l'enquête qui dévoilera la composante fondamentale régulatrice de son comportement général actuel: la volonté de se "situer" à l'intérieur de l'entité urbaine de Quito. Cette volonté assez remarquable concerne exclusivement un espace écologique indépendamment de ses spécificités. Nous tâcherons dès lors dans cet article de cerner les principaux éléments qui nous ont permis de formuler cette constatation, tout en procédant à leur interprétation sociologique. Pour ce faire, nous étudierons d'abord la motivation qui poussa Manuel P. hors de sa province, puis son mode d'insertion et sa stratégie d'existence à l'intérieur de la métropole. Nous focaliserons ainsi une certaine réalité sociale à partir de l'étude d'un acteur social; ce qui en donnera et sa richesse et sa limitation.

C.1. Processus d'émigration

C.1.1. La recherche de travail

Pour Manuel P. les hommes sont les "mêmes" partout, à Quito comme au Carchi, en Equateur comme ailleurs. Les gens sont dans leur grande majorité foncièrement bons, nous dit-il, à la ville comme à la campagne, et si le pays souffre des agressions armées, ce n'est pas, continue-t-il, le fait des hommes mais le fait de la guerre, de quelque chose qui de temps en temps arrive et nous bouscule (comme une catastrophe naturelle). Cependant, il est indéniable que le monde est peuplé en partie d'êtres néfastes, nuisibles comme les vagabonds, les délinquants,

les marginaux, les drogués, ceux qui sont possédés par le vice de la boisson (à ne pas confondre avec ceux qui se saoulent avec les amis, s'empresse-t-il de nuancer), etc... Ces gens, qu'on devrait mettre en prison, sont en réalité... des fainéants, des paresseux qui ne désirent pas travailler comme n'importe qui, car celui qui cherche avec ardeur et volonté finit toujours par trouver un emploi (des possibilités de travail, oui il y en a, soutient-il avec conviction), et son cas personnel le démontre avec évidence: jamais, il n'est resté sans travailler, si ce ne sont de courtes périodes, et maintenant il occupe d'une manière définitive, car protégé par son syndicat, le poste d'auxilliaire technicien dans une usine textile de Quito.

Si donc les hommes sont les mêmes partout, pourquoi a-t-il quitté sa région pour venir s'installer dans la capitale équatorienne?

A lire un auteur comme P. George récusant l'éco-système rural, nous envisagerions l'éloignement prudent du paysan Manuel P. d'un environnement pathogène. Cette explication est à écarter car elle présume d'une conscientisation de l'acteur quant à la médiocrité de son environnement traditionnel et laisse place au concept nominal culturaliste "d'attraction de l'urbanité". Manuel P. prétend lui-même que "la vie n'est pas plus dure à la campagne qu'à la ville" et l'enquête à domicile nous fait voir un habitat déplorable et une pauvreté quasi-absolue. La famille P. évolue dans un chantier en construction ayant pour tout espace d'habitation pour deux adultes et quatre enfants une chambre de 18 m² dont les fenêtres sont occultées par de grands cartons qui empêchent toute possibilité d'aération, d'un réduit-cuisine de 3 m² d'une saleté repoussante, et d'un sanitaire en voie d'achèvement. L'inventaire de leurs biens répertorie deux lits doubles en planches, deux matelas de fine mousse, quatre couvertures de laine, une armoire, une table de cuisine, une série de caisses et de boîtes en carton, quelques vêtements usés, quelques ustensiles de cuisine, une quantité innumérable de bouteilles vides et de pots en plastique, une cuisinière à gaz à quatre becs, une télévision

noir/blanc, une radio portative, quelques ustensiles de ménage (balai, savon, bassin en plastique, etc...). L'habitat est incontestablement insalubre par faute d'un minimum d'hygiène familiale.

Nous poserons alors directement notre interrogation à l'intéressé même. Celui-ci n'éprouvera aucune peine à y répondre, quoiqu'il modifiera postérieurement la première version explicative de son départ. S'il s'en fut à Quito, c'est par manque de travail dans sa province. Il converge de telle sorte avec les explications les plus triviales concernant le processus d'émigration campagne-ville. La plupart des sociologues attribuent généralement le phénomène migratoire équatorien des trois dernières décades à l'attraction salariale des grandes plantations de la région côtière du pays, à la désorganisation de l'agriculture suite à la réforme agraire de 1964, à l'apparition d'une multiplicité de postes de travail (spécialement dans le domaine de la construction) à Quito et Guayaquil depuis le "boom" du pétrole, et finalement à "l'urbanisation de l'économie", comme synthétise le démographe J.M. Carron. Nous acceptons bien volontiers la thèse selon laquelle la marche des campagnards vers les villes est liée à un facteur économique : la recherche de travail et de salaires plus conséquents. Cependant, bien que Manuel P. spécifie ainsi clairement que son départ fut motivé par le manque de travail dans sa province natale, nous tenterons d'interpréter son acte sur base de l'ensemble des entretiens en notre possession.

C.1.2. La socialisation de l'acteur

L'enquêté parle avec parcimonie de sa jeunesse et lorsqu'on l'invite à relater quelques souvenirs de cette période, il parut troublé et nous certifia n'avoir rien vécu de bien particulier. Il confia que ce fut une époque malheureuse, qu'il devait obéir aveuglément et qu'il était un enfant très docile et tranquille. Ce seront les séquences biographiques des entretiens qui démasqueront peu à peu les traumatismes

psychologiques qui stigmatisèrent son enfance. Effectivement, la cellule familiale de Manuel P. a été brisée trois fois:

- alors qu'il était âgé de quatre ou cinq ans, son père abandonna le foyer conjugal et disparut à jamais, laissant dans une situation probablement très précaire sa femme et ses trois enfants;

- sa mère remplaça l'époux par un concubin fort violent qui battait fréquemment Manuel sans aucune justification;

- vers sa huitième année, Manuel P. fut placé chez un oncle maternel chez lequel il allait rester dans une totale dépendance jusqu'à son départ pour Quito dans sa vingtième année.

Ces successives perturbations affectives, et spécialement la dernière mentionnée, entraînèrent comme conséquences trois conduites psychologiques chez Manuel P. : 1.- **Attachement démesuré à son épouse/mère et difficulté à assumer son rôle de père**; 2.- Absence de sens de solidarité vis-à-vis des autres hommes; 3.- Recherche de protection au sein de groupes sociaux de dépendance. Etayons nos observations.

1.- Attachement démesuré à son épouse/mère et difficulté à assumer son rôle de père

Après avoir vécu l'abandon de son père et trouvé une certaine protection contre les violences du premier "substitut" paternel auprès de sa mère, Manuel P. s'est senti rejeté par elle à l'occasion de son placement chez son oncle José. Il apparaît en conséquence premièrement un transfert de l'image maternelle vers son épouse. Cela se discerne avec le plus d'acuité par son intransigeant rejet de sa mère en tant que personne physique (il refuse d'aller la visiter) tout en déclarant l'adorer "de tout son coeur", et par sa conception que son épouse représente pour lui une seconde mère (il se plaît à l'aider aux tâches ménagères). Deuxièmement, il assume difficilement et surtout d'une manière ambiguë son rôle de

père. Son épouse se plaint amèrement de son désintéret pour ses quatre enfants, des châtements corporels qu'il leur inflige, et de son caractère emporté vis-à-vis d'eux. Il n'aime pas les enfants, en conclut-elle. Pourtant, lui nous informe exactement du contraire : il s'intéresse à ses enfants, tente le plus souvent de les raisonner en cas de désobéissance ou d'erreurs, et supporte patiemment leurs cris. Nos tests de validité confondent ses propos. Il prétend par exemple traiter son aîné Juan, l'enfant naturel de sa femme, comme les autres, alors que nous voyons qu'il considère que c'est à elle qu'il revient de payer les frais de scolarité et de maladie de son enfant. Néanmoins, il ressort de l'enquête que la cellule familiale constitue pour Manuel P. une des valeurs fondamentales. L'élément principal en est cependant son épouse/mère. Elle occupe le point cardinal de son référentiel et de son discours quotidien. Il n'hésite pas à qualifier sa relation avec elle d'amour.

2.- Absence de sens de solidarité vis-à-vis des autres hommes

Les successives séparations qui troublèrent son enfance, d'abord celle de son père, puis de ses deux frères et surtout de sa mère, sa trop brève et difficile fréquentation de l'école provinciale (jusqu'à l'âge de douze ans seulement), son isolement affectif et physique (il gardait le bétail) vécu chez son oncle, et finalement le fait, sans doute, d'avoir été réformé du service militaire pour complications cardiaques, sont des facteurs qui ont annihilé chez Manuel P. tout sens de solidarité vis-à-vis des autres hommes. En réalité ses relations sociales primaires se tissent autour d'une trentaine de personnes réparties pour ainsi dire en trois groupes : ses familiers, ses connaissances, ses amis (camarades). Ses familiers se composent des membres de son foyer et de ses proches; ses connaissances appartiennent principalement au cer-

cle d'ami(e)s de sa femme; ses amis proviennent de son milieu de travail et ne dépassent guère la douzaine d'individus (il demeure très sceptique quant au concept d'amitié).

Nous avons déjà survolé le niveau réel de ses rapports avec ses enfants. Laura P., son épouse, se désole pour sa part de la pauvreté des relations humaines qui l'unissent à son mari. Elle s'inquiète : "il ne m'explique jamais rien, jamais ce qu'il fait, jamais où il va"! Elle s'irrite contre son indolence, son relativisme pour les problèmes matériels du foyer. Il lui cache, et ce n'est pas un mystère pour elle, par exemple le montant réel de sa paie hebdomadaire, et chaque semaine elle doit l'implorer, et parfois se fâcher, pour recevoir l'argent nécessaire au fonctionnement du ménage (il garde hypocritement près de la moitié de son salaire). Laura P. doit en définitive affronter avec une somme dérisoire d'argent (plus ou moins mille sucres par semaine desquels quatre cents lui sont fournis par son propre travail) les nécessités journalières de la vie. Il va jusqu'à confier les problèmes de santé de ses enfants à son épouse qui, analphabète, éprouve beaucoup de peine à comprendre les instructions des médecins du Centre hospitalier de la ville. De ses familiers, seuls l'intéressent ses deux beaux-frères, mais n'admet d'eux aucune intervention dans ses affaires.

L'interaction avec ses connaissances et ses amis est fondée presque exclusivement sur deux réseaux : le réseau de prêts et emprunts, et le réseau de visites réciproques dans un but de longues libations alcoolisées. La nature de ses liens fait dire à Manuel P. "les amis, il faut toujours s'en méfier"! S'il s'est syndiqué, c'était pour assurer sa sécurité d'emploi et secondairement pour "connaître" les intentions du patron éludées lors des assemblées (obligatoires). A part cela, le syndicat ne lui sert à rien puisqu'il défend les intérêts de tous les travailleurs, et par conséquent ceux des non-syndiqués également (il est d'ailleurs d'accord avec ce

principe et n'en ressent aucune frustration). Personne ne s'intéresse à lui, et au fond, c'est tant mieux, nous dit-il, parce qu'il aspire avant toute chose à la tranquillité (dans le sens de n'avoir aucun problème avec les gens). Il accepte tout le monde mais évite autant que possible toute organisation de type participatif comme secte (il ne pratique aucune religion), parti politique (il fait confiance aux leaders populistes), club sportif (le sport ne l'attire pas), etc...

3.- Recherche de protection au sein de groupes sociaux de dépendance

Dans le courant de sa huitième année, Manuel P. fut déplacé de son foyer et vécut chez son oncle José dans un état de dépendance totale, tant au point de vue affectif que matériel. La forme de socialisation que lui prodigua son parent fut extrêmement rigide et sanctionnée par des violences physiques. Son oncle le fouettait sauvagement à la moindre désobéissance ou incartade et pour toute maladresse (laisser échapper une bête domestique, rompre un objet utilitaire, perdre un vêtement). Ces châtiments terrorisèrent non seulement son enfance mais aussi son adolescence. Trois valeurs résultant de cette dure éducation paysanne sont profondément intériorisées chez Manuel P. : - l'importance de la famille comme lieu refuge; - le travail dans l'obéissance; - le respect de la propriété d'autrui. Cet état de dépendance (il remettait son salaire d'ouvrier agricole à son oncle en contre-partie à sa pension, et vers dix-huit ans il obtint le droit d'en conserver un pourcentage) se termina quand dans sa vingtième année il partit chercher du travail à Quito. En réalité cette rupture s'apparenta à une véritable "fuite" d'Egypte" puisque sous l'incitation (et voilà la seconde version) d'une jeune fille dont il était "amoureux" (contre la vo-

lonté de son oncle), il s'enfuit pour vivre avec elle dans l'anonymat de la grande ville. Cette nouvelle étape "urbaine" de son existence ne le dégagera pas de l'emprise psychologique qu'a sur lui le problème de la dépendance. Il se placera continuellement au sein de groupes sociaux de dépendance. Affectivement en s'installant chez sa "fiancée", puis chez son épouse; professionnellement en travaillant pour un vague cousin N., des **sontremaitres abusifs**, ou dans des industries où la **stabilité d'emploi** lui paraissait assurée. Toute situation requérant une dose d'initiative l'effraie (il refuse **ainsi une place bien rétribuée de garçon de café**). Il attribue ses échecs à sa maladresse et prétend par exemple avoir été renvoyé d'une usine de coupe et couture parce qu'il avait involontairement endommagé une machine. La sanction comme du temps de son oncle José est acceptée sans révolte. Dépendre extirpe chez lui toute analyse dialectique encombrante. Il explique ainsi que la réussite dans la vie ne peut venir que de la chance d'être né dans une famille riche; il stipule que bien qu'il commande, il n'y a pas de chef dans le **ménage** (et pourtant en matière de relations sexuelles, par exemple, c'est sa femme qui décide parce "qu'elle est souvent fatiguée"); il proclame que son affiliation au syndicat n'émane pas d'une **éventuelle préoccupation pour une quelconque lutte des travailleurs**, mais résulte de l'argumentation (et des pressions) selon laquelle il allait être incessamment licencié de l'usine textile. Il regrette que le patron ne soit pas l'ami des syndicats car en s'affiliant "on perd ses faveurs", soupire-t-il.

C.1.3. Conclusion

Notre brève analyse psychanalytique se complète à présent par quelques réflexions.

Manuel P. soutient, souvenons-nous, être parti pour la lointaine capitale parce que le travail faisait défaut dans sa région. Or, premièrement, tant son assujettissement à son oncle (celui-ci en lui dictant ses activités l'enfermait dans un comportement passif quant à la recherche de travail), que ses profils psychologique et professionnel (salaarié agricole) écartent l'idée qu'il ait pu bouleverser son existence pour partir explorer des possibilités d'emploi dans un milieu inconnu et urbain. Deuxièmement, nous savons que la valeur "travail" revêt chez lui une importance fondamentale. Tout jeune, il fit l'apprentissage de cette "dure école de la vie". Il se maria avec une mère-célibataire qu'il décrit comme sérieuse et travailleuse. Il s'enorgueillit d'avoir trimé hier comme aujourd'hui, à la campagne comme à la ville, et s'il changea parfois de poste, c'était dû à sa maladresse ou à la conjoncture. Son métier sollicite un grand courage car l'usine fonctionne en trois tours. Il est fermement convaincu que les gens nuisibles sont ceux qui refusent de travailler. Pour lui sa santé est nécessaire car "malade, on ne peut gagner l'argent qui permet de vivre". Devant cette forte intériorisation de la valeur "travail", nous ne nous étonnons pas que Manuel P. se soit emparé, presque avidement, du concept travail pour justifier son départ du Carchi. Troisièmement, l'explication secondaire, vaguement élaborée, se référant à sa "fiancée" perd le peu de crédibilité qu'elle détenait quand on sait que Manuel P. opta très vite pour s'immiscer dans une situation de dépendance plus stricte en allant vivre chez un providentiel cousin N.

Nous formulons conséquemment l'hypothèse suivante : le travailleur agricole Manuel P. n'est pas parti pour Quito à la recherche d'une aléatoire occupation professionnelle; il a simplement fui inconsciemment son enfance. Il s'est échappé, évadé d'une sphère temporelle. Au niveau de son ego, le prétexte qu'il invoque camoufle sa fuite, et son aventure amoureuse/sexuelle en fixa le moment et la destination. Cette motivation

d'émigration interne rural-urbain est cataloguée par la sociologue Pamela H. Brigg comme psycho-émotionnelle qui nous en signale la quasi-absence d'études. Il est vrai que la plupart des résultats relatifs à la distribution spatiale des populations sont le fruit d'analyses purement quantitatives. Nous interprétons l'émigration de Manuel P. comme un cas de rupture avec une situation oppressante intolérable, non dans la mesure où l'oncle José exploitait son neveu, mais bien dans celle où l'enquête n'avait pas encore rencontré jusque là une stratégie idoine pour revendiquer sa condition d'homme libre face au pouvoir psycho-émotionnel qui le persécutait. L'acte, au sens théâtral, d'émigrer rétablissait une valeur sociétaire, la liberté, perdue chez Manuel P. lors d'une série de traumatismes affectifs précoces. Le déplacement écologique de l'acteur social relève en dernière instance d'une stratégie visant à s'auto-reconnaître la condition d'homme libre.

C.2. Modalités d'insertion dans un nouvel espace écologique

L'acte d'émigration posé, Manuel P. affrontera en une étape suivante les difficultés attenantes à la préservation de sa liberté. Il lui fallait d'une part s'insérer dans son lieu refuge, la ville de Quito, et d'autre part se doter d'une force sociale suffisante pour contrer les influences totalitaires des forces extérieures. Nous nous proposons d'analyser à présent cette double stratégie individuelle. Reconnaissons avant cela que s'il apparaît que sa lutte contre son passé, privatif de liberté, semble stabilisée, elle n'en demeure pas moins persistante dans l'obscurité de son subconscient. Quelques indicateurs en témoignent : - son quasi-mutisme concernant sa "jeunesse"; - le lien extrêmement ténu qu'il conserve avec son parent José (quelques offrandes/sacrifices exorçent ses rares et courtes visites); - sa conviction que sa femme et ses enfants détestent la vie à la campagne; - un senti-

ment périodique et douloureux de profondes tristesses; - des symptômes d'angoisse diagnostiqués par le médecin.

C.2.1. Insertion dans son lieu refuge

Une fois pénétré dans l'espace urbain, Manuel P. aura comme principale préoccupation d'y accrocher de solides racines. Il y parviendra grâce à ses valeurs les plus intériorisées : la famille, le travail, et le respect de la propriété d'autrui.

Nous avons vu que son aventure amoureuse se termina très vite par un transfert de dépendance au profit de son cousin N. Il est remarquable de constater que malgré des sentiments équivoques pour cette jeune fille, il rompit sa relation et délaissa ainsi une situation favorable en matière de foyer provisoire. Il ne prit donc pas le risque de se perdre dans une possible déroute affective. C'est vers un parent qu'il se tourna, ignorant délibérément les nombreux habitats offerts par les quartiers populaires et marginaux. Sans s'attarder outre mesure, il passera à la constitution de sa propre cellule familiale. Il observa, séduisit, puis épousa Laura deux mois après l'avoir connue (nuptialité sur le modèle de la résidence) en 1974, soit un an après son arrivée à Quito. Malgré le peu de ressources financières, il lui interdit de poursuivre son activité de lavandière afin qu'elle se consacrat **uniquement** aux tâches ménagères. Elle nous relate sa surprise d'alors car chez eux, murmure-t-elle, il n'y avait rien! En 1976 naît leur premier enfant et en 1978 leur second. Je voulais deux enfants, confie-t-il. Bien qu'il pratique la méthode du coït interrompu, une fille arrivera encore en 1982, et il l'accueille encore avec joie (peut-être espérait-il avoir un fils?). Il assista et aida aux naissances de ses deux premiers enfants qui eurent lieu à leur domicile. Le troisième accouchement se fit (serait-ce circonstanciel?) à la maternité **publique** de la ville. Nous

constatons ainsi que sa cellule familiale résulte de sa volonté de l'établir selon un certain schéma et dans un court laps de temps. Il s'est en quelque sorte morphologiquement greffé par le mariage dans son nouveau biotope et a voulu via la fertilité familiale cautionner son implantation.

Si son insertion par la famille absolva sa condition d'immigrant rural, son travail en assura le rachat. Travailler lui parut être un devoir pressant. A peine débarqué dans la populeuse métropole, il se lancera à la recherche d'une occupation professionnelle, et c'est son cousin N. qui bénéficiera de cette féroce volonté de "travailler pour travailler". Il exploitera les efforts de Manuel P. en échange d'une misérable pension et d'une squelettique rétribution. Manuel P. peinera près d'un an dans une poussiéreuse carrière de pierres, forçat de son cousin, à raison de quarante-huit heures par semaine. Après son mariage, il changera plusieurs fois d'occupation, s'offrant même au répugnant holocauste du marché du travail des journaliers du secteur de la construction (les travailleurs attendent patiemment sur une place qu'on les embauche). En 1978, il échoua finalement dans une usine textile en tant qu'auxiliaire technicien, formation qu'il reçut dans l'entreprise même. Ici encore le salaire n'est guère attrayant et les conditions de travail sont relativement difficiles : horaire hebdomadaire variable, mesures de sécurité insuffisantes, temps de pause insignifiant, interdiction de s'alimenter pendant le travail, etc... Il gagne en 1982, quatre mil neuf cent sucres par mois, ce qui dépasse légèrement le minimum vital décrété par la loi équatorienne. Il n'a en outre aucune perception de sa valeur marchande. Comment pourrait-il l'avoir alors que le système salarial est conçu de telle sorte qu'il empêche l'ouvrier d'évaluer correctement ce qu'il vaut : paiements hebdomadaires différenciés selon l'horaire presté, mois complémentaires payés à différentes époques de l'année, bonification annuelle variable, prêts et retenues salariales, etc... ? Manuel P.

ne connaît pas exactement le montant de ses salaires présent et passé, ni de ceux de ses proches et de ses compagnons d'usine. Il s'avère incapable de nous notifier également les postes de son budget familial. Je dépense quand il y a, nous dit-il. Ce qui l'intéresse, c'est réellement le fait de travailler, d'être au service de la cité et par là de s'y insérer humblement et docilement.

Il se met non seulement au service de la cité, mais s'octroie aussi la mission de la protéger en tant que défenseur de l'ordre y régnant. Il voue une admiration inconditionnelle aux militaires et aux policiers honnêtes car "ce sont des héros prêts à verser leur sang pour nous", et éprouve un vif ressentiment contre les communistes, assimilés à de sanguinaires révolutionnaires envoutés par l'esprit de destruction des normes existantes. La propriété privée, les patrons, les riches appartiennent à l'ordre normal des choses. Il n'y voit qu'honorabilité. Il s'implique d'ailleurs directement à la défense de la propriété privée en tant que gardien de chantier depuis 1976, sans fierté ni orgueil. Une motivation à caractère économique n'explique pas entièrement cette fonction complémentaire. Le salaire pour ce genre de service est faible et irrégulièrement payé, quand il l'est. Manuel P. délaisse curieusement ce revenu additionnel à son épouse. L'économie sur le logement est restreinte et une motivation basée sur le déficit des logements populaires à Quito, nous semble *spécieuse* alors que de nouveaux quartiers marginaux se créent chaque jour (quartiers construits par de petits "promoteurs" en vue d'une offre locative bon marché). Quant aux commodités spatiales et aux conditions d'hygiène, nous avons déjà décrit la médiocrité, l'étroitesse et l'insalubrité de l'espace dans lequel vit la famille P. Si Manuel P. déclare être entièrement satisfait de cette formule, son épouse par contre se désole de devoir vivre toujours par ci, par là, sans jamais avoir un chez soi. Tout comme Manuel P. surveillait le bétail

de son oncle dans le passé, il veille à présent aux biens de la cité.

L'acteur social s'est maintenant inséré adroitement dans son nouvel environnement. Il assure la pérennité de la cité; il participe docilement à la production économique; il joue le rôle de gardien de la propriété privée. D'étranger (campagnard), Manuel P. s'est métamorphosé en autochtone (citadin). La ville lui gratifiera dès lors la liberté qu'elle destine à ses habitants respectueux de la loi, des us et des coutumes.

C.2.2. La force sociale de l'acteur

Nous utilisons ici le concept de force sociale comme la capacité qu'a chaque personne de décider de ses actes face à la volonté d'autres acteurs sociaux.

Il est certain que Manuel P. possédait une force sociale vivant sous la férule de son oncle José. Cependant celle-ci était enrayée assurément par son fardeau psycho-émotionnel. Sa liberté s'encastrait douloureusement pour lui dans les limites fixées par un traumatisme psychologique. Ayant rompu avec celui-ci, Manuel P. n'aura d'autres limites à sa liberté que celles qui enserrent tout individu dans le système social capitaliste. Il ne pourra négocier sa liberté qu'à l'intérieur de la sphère de sa force sociale, et sa force sociale n'aura d'efficacité, et de sens, qu'à l'intérieur des rituels des situations sociales banalisées de la vie quotidienne des ouvriers non-qualifiés de Quito.

Avec son entrée dans la ville, Manuel P. devra s'approprier un nouveau présent, une nouvelle quotidienneté : celle de l'homme urbain. Il devra s'astreindre à un processus de domestication fondé sur l'acceptation des signes, symboles et rituels des situations sociales banalisées

à Quito. Il lui faut découvrir la rationalité qui autorise toute interaction dans cette communauté urbaine. Il ne s'agit pas pour lui d'improviser un comportement mais de se référer aux bornes qui jalonnent toute condition sociale. De cette manière, il pourra, selon les termes de M. Maffesoli, "vivre un accord sympathique avec l'univers, avec la nature, avec l'environnement", et s'inscrire en tant qu'acteur à la grande représentation générale qui l'entoure. S'il regarde les films de diversion et le journal télévisé (sur le mode voilà les anecdotes d'aujourd'hui) à la télévision, s'il lit les faits divers du journal populaire de Quito, c'est pour "savoir", nous avoue-t-il. L'instruction lui paraît essentielle pour ses enfants pour qu'ils se "rendent compte" de tout. Il n'envisage pas que celle-ci puisse être un facteur de changement de condition sociale : ses enfants auront le même sort que lui. S'il croit en Dieu, c'est parce qu'on l'apprend à l'école. Le commun désir de repérer les bornes qui orientent les hommes depuis leur naissance jusqu'à leur mort se détache très nettement chez lui. Il philosophe à propos de la mort : "Ce n'est pas terrible; on sort de la vie seulement". La vie est donc bien un chemin déjà tracé. Et Manuel P. aspire à le parcourir sereinement. Pour ce faire, et par la connaissance du sujet collectif auquel il appartient, il devra maîtriser une stratégie individuelle lui permettant de préserver sa liberté, fut-elle une étincelle illusoire. Nous pensons qu'en réalité Manuel P. en assumant adéquatement sa condition sociale récupère la seule force sociale qu'il croit pouvoir manipuler à son avantage, car c'est sur le terrain des situations sociales banalisées de la vie quotidienne que se dispute à ses yeux la liberté de chacun. Hors des chemins battus, pas de salut.

Quelles sont les principales catégories contenant les bornes permettant à Manuel P. de s'identifier à l'ouvrier migrant équatorien? Inspirons-nous de celles indiquées par le sociologue C. Javeau dans son étonnante étude "Au degré zéro de la vie quotidienne : les symboles de

la banalisation".

- le langage : phrases courtes, non élaborées, répétitives;
ton discret, humble, soumis;
- la gestuelle : gestes maladroits, craintifs, indécis;
- le décorum : vêtements troués, rapiécés, ternes, sans variété;
chez-soi misérable, réduit, calfeutré;
- l'espace : comme constante : foyer-déplacement-lieu de tra-
vail-déplacement-foyer;
et quelques variables;
- le temps (*) : comme constante : repos-activités personnelles-
activités professionnelles- ac-
tivités de loisir-repos;
et quelques variables.

Les comportements ritualisés de Manuel P. concordent-ils avec ceux des travailleurs quiténiens appartenant à sa condition sociale? Dans son analyse quantitative concernant la structure familiale des couches populaires de Quito, A.Jaramillo relève par exemple :

- qu'au niveau du pouvoir de décision dans le ménage, l'homme ne jouit pas de la prédominance qu'on lui attribue généralement, sauf quand il s'agit de décider si l'épouse peut ou non travailler en dehors du foyer;
- que la mère est considérée par les deux époux comme l'intermédiaire entre les enfants et leur père, et la confidente de ceux-là;
- que l'effort de socialisation générale revient à la mère, alors que le père se chargera d'inculquer l'esprit de soumission aux enfants par les châtiments corporels;
- que les individus utilisent la consommation de boissons alcoolisées comme activité de loisir, forme de sociabilité et forme de

(*)- Catégorie que nous formulons personnellement.

prestige social;

- que l'époux occulte une partie de ses revenus à l'épouse

Au vu de ces exemples, nous remarquons que le comportement de Manuel P. coïncide parfaitement avec les rituels des situations sociales banalisées de la vie quotidienne des travailleurs mentionnés. Il semblerait que nous pouvons prédire grosso modo les actes habituels de notre enquête par une analyse quantitative portant sur sa condition sociale, et inversement soupçonner quels sont les rituels des situations sociales banalisées des ouvriers agricoles migrants par une étude monographique similaire mais plus serrée. Que signifie cette constatation au niveau de la liberté de l'individu?

Cette constatation s'interprète dans notre théorie de l'acteur social par le fait que les individus adoptent toujours la meilleure stratégie possible afin de conserver ou d'augmenter leur force sociale. De telle sorte que des individus de même condition sociale, ayant subi une socialisation similaire, évoluant dans un même système social, réagiront d'une manière plus ou moins identique à l'intérieur de chaque situation sociale banalisée de l'existence. Toute situation sociale étant un rassemblement d'individus en interaction - et prenons l'action au sens webérien -, il surgira dialectiquement un consensus stabilisateur des multiples prétentions en présence. La répétition de ce consensus constitue le rituel. Le rituel préserve donc une fois pour toute la force sociale de chaque individu. Ajoutons que ce consensus peut s'exprimer tant par des relations sociales de dialogue que par des relations sociales de tension, de conflit ou encore d'antagonisme. Hors du rituel, l'incertitude règne : la force sociale de l'individu peut être réduite à néant comme elle peut être renforcée. La stratégie la plus sensée pour l'homme est de ne point se risquer de perdre sa capacité de décider de ses actes. Il se conformera ainsi aux rituels (pré)établis. Il ressort

des entretiens que Manuel P. évite systématiquement toute implication dans des situations sociales hasardeuses. Illustrons ces propos théorissants par l'interprétation sommaire et sûrement partielle d'un comportement ponctuel de Manuel P. L'évaluation de **ses revenus mensuels** nous prouve qu'il n'aurait aucune peine à procurer à sa famille un bien-être supérieur. Sa stratégie ne va pourtant pas dans ce sens. Il a en effet besoin d'une considérable somme d'argent personnelle pour conserver sa force sociale au sein de son groupe d'amis. Offrir des boissons alcoolisées (rituel) **se traduit** par ce sentiment de pouvoir décider sans aucune contrainte de ses actes (je paie ou je ne paie pas). Il récupère ainsi à l'intérieur de sa propre subjectivité une liberté qui lui est refusée ailleurs.

D. Conclusion

Notre analyse centrée sur l'élément moteur qui règle le comportement de Manuel P. nous entraîna inévitablement vers certaines pratiques sociales bien connues : flux migratoires, recherches de logements, création d'unité familiale, etc... Nous posions alors et au-delà d'un ensemble de variables explicatives le problème controversé de l'influence des modèles inconscients sur le comportement social. Il convient cependant de garder la mesure de notre effort. Nous n'avons guère considéré la société en tant que base économique, réseau de relations humaines, rapports de classes, superstructures conditionnantes, mais nous nous limitons à observer un acteur social sur le chemin de sa cohérence personnelle dans une société donnée, en privilégiant son référent psychologique parce que comme l'avertit l'anthropologue E. Sapir, le comportement est avant tout un phénomène individuel. Nous n'avions pas les éléments nécessaires pour hypostasier nos résultats aux comportements sociaux. Une analyse microsociologique nous interdisait également de

traiter la vie quotidienne des travailleurs immigrés équatoriens à l'intérieur de ce dyptique qu'élabora théoriquement H. Lefebvre : misère du quotidien, et grandeur du quotidien. Encore que la volonté de Manuel P. de s'insérer coûte que coûte dans la métropole y renvoie implicitement par l'impression paradoxale qu'elle contient de pathétique et de glorieux. De pathétique parce que notre ouvrier agricole en assumant fermement sa condition sociale en dehors de toute conscience révolutionnaire ou transformatrice, monte le cœur content sur l'autel de sacrifice des exploités du prolétariat urbain; de glorieux parce que son comportement individuel s'attache désespérément à conquérir une valeur fondamentale de l'être humain, bafouée continuellement et hypocritement par la classe sociale dominante.

Cette valeur que nous prétendons être fondamentale nous a servi incontestablement de postulat pour interpréter cette volonté d'insertion, présente chez Manuel P. La liberté revêt chez lui un aspect obsessionnel (inconscient). C'est elle qui selon nous extirpa notre sujet hors d'une spatio-temporalité oppressante et l'enchaîna aux normes d'un nouvel environnement. Nous avons utilisé d'abord le concept de liberté dans son sens le plus large (usuel) pour après le réduire opérationnellement au concept de force sociale, soit la capacité des individus de décider de leurs actes face à la volonté des autres. Cette force sociale, éternel enjeu des hommes, n'est atteinte par certains individus défavorisés qu'au travers d'un conformisme existentiel et par la reconnaissance de la rationalité des situations sociales qu'ils vivent. C'est en acceptant inconditionnellement la douce cohérence de celle-ci que ces êtres faibles repoussent à leur manière, grâce à une stratégie individuelle, l'aliénation qui guette chacun d'entre nous. Liberté et stratégie individuelle ne couvrent-ils pas d'autres concepts? L'interrogation mérite incontestablement une réponse acerbe. Il nous était cependant difficile ici de nous aventurer dans une critique de l'idéologie du système

dans lequel évolue Manuel P. tout en restant dans le cadre d'une étude portant essentiellement sur une connaissance monographique.

E. Bibliographie

Principaux apports à l'enquête empirique

- JARAMILLO Alfredo J. : "Estructura Familiar (Estudio sobre los sectores populares de Quito, Ecuador)" - Cuadernos ILPES - Serie II - 1972
- GOMEZ Nelson : " Quito y su Desarrollo Urbano " - Editorial Camino - 1980
- PONCE de CORDERO Alicia : "Desarrollo Urbano de Quito y Problema Habitacional" - FLACSO - Tesis de Maestria - 1980
- CARRON Juan Maria : "El Proceso de Urbanizacion del Ecuador - 1962-1974" - FLACSO - 1978
- LARREA MALDONADO Carlos : "El Sector Agro Exportador y su Articulacion en la Economía Ecuatoriana (1948-72): Subdesarrollo y Crecimiento Desigual" - FLACSO - 1982
- CARDONA Ramiro : "America Latina : Distribucion Espacial de la Poblacion" - Corporacion Centro Regional de Poblacion - Bogota - Colombia - 1975

- BARSKY Oswaldo
 DIAZ BONILLA Eugenio
 FURCHE Carlos
 MIZRAHI Roberto
- : "Políticas Agrarias, Colonización y Desarrollo Rural en Ecuador" - Capit. III - Ediciones CEPLAES - 1982
- Varios autores en...
- : "Sobrepoblación Relativa y Urbanización en el Ecuador" - Revista Ciencias Sociales - Universidad Central del Ecuador - Vol.IV - N°12 - 1981
- "La Ciudad en el Capitalismo Ecuatoriano" - Revista Ciencias Sociales - Universidad Central del Ecuador - Vol.IV - N°13 - 1981
- "Las Condiciones Socio-económicas de la Fuerza de Trabajo en el Estado Fabril Ecuatoriano" - CONADE - ILDIS - Fundación Friedrich Ebert

Principaux ouvrages théoriques

- GOFFMAN Erving
- : "Relaciones en Público: Micoestudios de Orden Público" - Alianza Editorial - 1979
- LEFEBVRE Henri
- : "La Vie Quotidienne dans le Monde Moderne" - Editions Idées/Gallimard - 1968
- "De lo Rural a lo Urbano" - Lotus - Buenos Aires - 1976
- JAVEAU Claude
- : "Au degré Zéro de la Vie Quotidienne : Les Symboles de la Banalisation" - Ronéo - Institut de Sociologie de l'Université Libre de Bruxelles - 1982

- CROZIER Michel : "El Fenomeno Burocratico" -
Amorrortu Editores - 1969
- CROZIER Michel : "L'Acteur et le Système" -
FRIEDBERG Erhard Editions du Seuil - 1977
- FREUD Sigmund : "Essai de Psychanalyse" -
Petite Bibliothèque Payot - 1970
- MARCUSE Herbert : "Eros et Civilisation" -
Editions de Minuit - Point - 1963
- SAPIR Edward : "Anthropologie" -
Editions de Minuit - Point - 1967
- LEWIS Oscar : "Anthropologia de la Pobreza" -
Fondo de la Cultura Economica - 1961
- GEORGE Pierre : "L'Environnement" -
PUF - Que Sais-Je - N°1450 - 1971
- MAFFESOLI Michel : "L'Outrepassement de l'Individu" -
in Revue de l'Institut de Sociologie -
Editions de l'Université Libre de Bruxelles - 1981

0

0

0

TABLE

A.	Introduction	1
B.	Notes méthodologiques	3
C.	Analyses.....	4
C.1.	Processus d'émigration	4
C.1.1.	La recherche de travail	4
C.1.2.	La socialisation de l'acteur	6
	1.- Attachement démesuré à son épouse/mère et difficulté à assumer son rôle de père	7
	2.- Absence de sens de solidarité vis-à-vis des autres hommes	8
	3.- Recherche de protection au sein de groupes sociaux de dépendance	10
C.1.3.	Conclusion	11
C.2.	Modalités d'insertion dans un nouvel espace éco- logique	13
C.2.1.	Insertion dans son lieu refuge	14
C.2.2.	La force sociale de l'acteur	17
D.	Conclusion	21
E.	Bibliographie	23